

LE CAHIER

DES ARTS ET DES LETTRES

Le festival du film

La bonne vieille salle de Loew's recevait cet été, comme en 1963, les cinéphiles venus assister au 6e festival international du Film de Montréal. Outre le très grand hommage à McLaren qu'il ne faut oublier, le Festival se proposait cette année de présenter certains jeunes réalisateurs, (les uns en étant à leur premier film), plus ou moins connus ici, à Montréal. Salle comble, programmation assez heureuse de laquelle se dégage quatre ou cinq oeuvres intéressantes par l'emploi des images fraîches et renouvelées, appuyant vivement l'originalité des thèmes élaborés.

L'ouverture du Festival coïncide avec la présentation de "Il momento della verita", de Francesco Rosi. Jeune réalisateur engagé, Rosi nous présente un film très dur: combat entre l'homme et le taureau* combat d'ailleurs beaucoup plus brutal (lutte qui ressemble étrangement à celle opposant le riche et

le pauvre) que la dispute morale des classes sociales de "manni sulla citta". Malgré la différence assez nette entre ces deux oeuvres, il n'en demeure pas moins que "Le moment de la vérité" est aussi un film à portée sociale signée d'une très, très belle photographie de di Venanzo, Parolin, de Santis.

"La neige a fondu sur la Manicouagan", n'apporta que déception. Le

par
MICHEL BEAUDRY

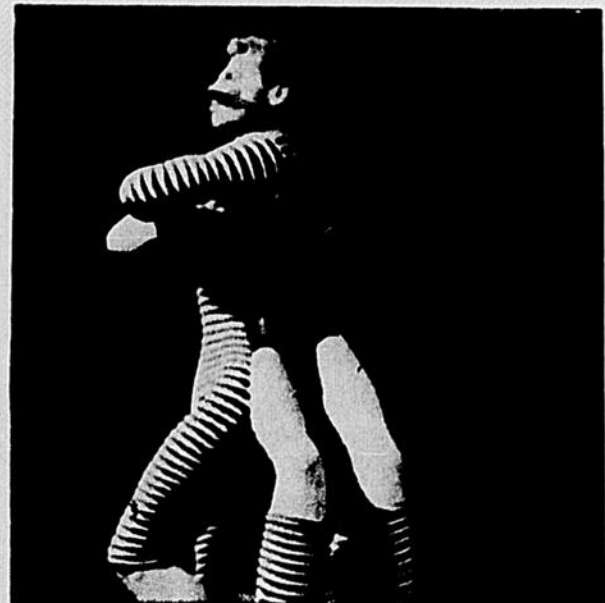
principal défaut de ce film est sa complaisance dans les belles images: l'analogie du roulement des bouteilles et des danseurs est en soi très belle; cependant, si elle se perpétue pendant 10 minutes son charme et son originalité s'atténuent de moitié. De plus, le dialogue archi-simpliste nous empêche de croire à la situation qui se veut réaliste.

"Tant que s'illuminera

l'animal stratifié", court-métrage malheureusement fort peu goûté, fut une véritable révélation. "Tentative de poésie expérimentale", de Robert Desrosiers et Jean Lafleur, ce film surréaliste, est l'expression même de la Révolte. Le film eût été signé Bunuel, et l'on aurait crié au chef-d'oeuvre. Je passe volontairement sous silence "La vieille dame indigne" et "Running away Backwards", qui ne sont décidément pas de classe pour un Festival.

"Darling", de John Schlesinger mettait en scène une Julie Christie intelligente et bien racée. Reflet de la haute société anglaise, "Darling" me fait penser à "La femme mariée" par les problèmes de la femme d'aujourd'hui qu'il soulève. C'est en voyant ce film aussi qu'on s'aperçoit vraiment de la différence de caractère entre les Anglais et les Italiens dans les scènes d'exhibitionisme.

(Suite page 3)



Le Music-Hall de Moscou se place dans la grande tradition des music-halls d'autrefois, avec tout ce que cela comporte de merveilleux, de mystérieux, d'inusité... et il offre aux spectateurs ce qui est peut-être la plus grande variété de "numéros" jamais assemblés à un même spectacle. Il y a là des "girls" splendides et nombreuses, des groupes de musiciens, des conteurs (qui, pour l'occasion, parleront français et anglais), des jongleurs, danseurs, chanteurs, acrobates, cyclistes, géants et nains, équilibristes marionnettes, etc. A la Grande Salle de Place des Arts les 25, 26 et 30 septembre; les 1er, 2 et 3 octobre.

PAGE 5

Premier symposium du Québec

PAGE 7

Gilles Vigneault

PAGE 5

Drapeau et son opéra



"Le moment de la vérité" de Francesco Rosi...

le royaume des pique-assiettes

DOR A LA BUTTE

Revenant de Percé où il a chanté pendant deux mois, le chansonnier Georges Dor donnera un tour de chant à la Butte à Mathieu, à Val David, samedi, à 9 et 11 heures. Georges Dor est réalisateur au service des nouvelles de Radio-Canada, et ce n'est que depuis un an qu'il chante ses poèmes. Avec lui figurera Marie Villeneuve, La semaine prochaine, à la Butte, les Quatre-20.

Anouilh côtoiera Claudel puisqu'on jouera aussi "Antigone". Les billets sont déjà en vente. Dernière représentation: le 16 octobre, pour "L'Annonce" et le 23 octobre, pour "Antigone".

ANGLICISME REGRETTABLE

La Société musicale Ville-Marie annonce une série de concerts qui seront tous donnés à la Salle Claude-Cham-

nichée au 10,142 du boulevard Saint-Laurent. Cette saison, ils devraient donner un petit coup de pouce à leur service des relations extérieures, s'ils en ont un. Ainsi, s'ils font des choses intelligentes, nous le saurons.

De toute façon, leur premier spectacle est déjà sur pied: "Sonnez les matines", de Félix Leclerc, joué par la troupe du Petit Rideau. Représentations les 18 et 25 septembre, avec reprise le 2 août. Pour tous renseignements on peut téléphoner au 388-9841.

qué, recrutant leur mince public chez les étudiants et les croulants à tendance anarchisante. Maintenant ils sont visités par un public beaucoup plus varié. Ils ont adapté leurs numéros, soit, mais ils sont toujours aussi cyniques. Serait-ce que le Québécois moyen (du moins, celui qui va au cabaret) se raffine et ne s'offusque plus des gags anti-curés? C'est à peu près ça, je pense, la raison du succès des Cyniques. C'est une étape importante, en tout cas.

PRENDRE NOTE

Tous les communiqués destinés à la page des pique-assiettes doivent nous parvenir au plus tard le vendredi précédant la publication du "Cahier des arts et des lettres".

La direction du Cahier ne s'engage toutefois pas à les publier et se réserve le droit de les reformuler.

CYNICS FOR PEPSIS

Depuis quelques semaines — le début de l'été à peu près — les Cyniques connaissent un succès étonnant. Chaque soir au Totem ils ont fait salle comble. Il faut dire que leur publicité était bien orchestrée et surtout très subtile. Mais leur succès tient à plus que ça. Pendant longtemps ils ont cho-

Un bien triste miroir

Pas très réussie, la section arts et lettres du nouvel hebdomadaire à Monsieur (Brisebois, via Jean Duceppe). Les admirateurs de M. Duceppe en prennent pour leur rhume. Non, vraiment, on aurait pu s'attendre à quelque chose de mieux. Les petits textes cuculs et bien gentils de Mlle Pauline Vincent sur le Festival du Film, on s'en passerait fort bien, merci. Quant aux critiques littéraires, signées François Piazza, elles ne font pas meilleure figure. Et puis tout ça est enrobé dans une présentation affreuse, du sous-Métro Express. C'est mal écrit. C'est mal présenté. C'est inutile. Un bien terne Miroir du Québec...



VIE MUSICALE

Intéressante, la revue Vie Musicale, publiée trimestriellement par le service de la musique du ministère des Affaires culturelles du Québec. Dans le dernier numéro, on trouve des textes intéressants de Wilfrid Pelletier, de Jean Vallerand, de Gilles Potvin. Anne Sorel signe un article passionnant sur la carrière de Soeur Marie-Stephane, directrice-fondatrice de l'Ecole Vincent-d'Indy. A la fin de la publication, de petites chroniques sans doute rédigées par le très informé Yves Margraff, nous renseignent sur les allées et venues des artistes d'ici.

LECTURES ARTISTIQUES

La bibliothèque du Musée des Beaux-Arts de Montréal est maintenant ouverte au public du lundi au vendredi inclusivement. Les heures de consultation sont de 1h.30 à 4h.45 de l'après-midi.

De plus, la bibliothèque demeure à la disposition du public le mercredi soir de 7h. à 9h.45.

L'ANNONCE REVIENT

"L'annonce faite à Marie", qui avait obtenu un succès plus que certain l'an dernier, reprendra l'affiche en octobre. Au Gesù. Danielle Delorme y sera, ainsi que Jean Davy. Cette année,

pagne. Nous nous réjouissons de la fondation de ce nouvel organisme, qui présente, dès la première saison, des artistes canadiens de haute valeur. Il est regrettable toutefois que la Société présente ses concert dans une annonce toute farcie d'anglicismes: "octobre 5" jusqu'à "mai 24", ça ressemble un peu trop à "October 5th" et "May 24th". Vraiment regrettable.

DEHORS PELADEAU

C'est une grosse affaire, le Festival du disque qui aura lieu du 8 au 13 octobre prochain, à l'aréna Maurice-Richard. Une bien belle chose qu'un rien pourrait venir gâcher. Et ce rien, ce serait l'invasion du Festival par les groupes yé-yé et toutes les créatures des journaux du groupe Péladeau. Je sais qu'il est impossible de les ignorer mais ne pourrait-on pas les reléguer dans un coin où ils ne dérangeraient personne? Après tout, ils ont le Canal 10 à eux tout seuls. S'ils prennent trop de place au Festival du disque, j'ai bien peur que les seuls visiteurs seront des adolescents en quête de l'autographe de Michel Louvain et des cheveux blancs des Classels...

RETOUR A L'ECOLE

L'an dernier, le Théâtre de l'Ecole n'a pas tellement soigné sa publicité. De sorte que peu de personnes ont pris le chemin de leur petite salle,



Danielle Delorme dans "L'annonce faite à Marie"

Le festival du film...

(Suite de la première page)

"Le jeu de l'oie", de Manuel Summers est un film assez exceptionnel. Il nous raconte avec menus détails, le drame d'un éternel triangle. Ce film à l'allure banale, mais sympathique, reproduit fidèlement la vie de tous les jours.

Le Rossellini qu'on présente le dimanche après-midi, n'était pas celui qu'on attendait. Le substitut fut "Viva l'Italia", film peut-être captivant pour un Italien, mais pas du tout attachant pour nous, étrangers au personnage de Garibaldi. Notre ennui devant le film est probablement dû aussi, au classicisme sobre et rigoureux de sa forme.

"La vie heureuse de Léopold Z.", second long-métrage canadien d'expression française fut heureusement plus amusant et plus réussi que ses congénitaux en nomination. C'est d'ailleurs lui qui décrocha le 1er prix du IIIe Festival du Film canadien. Faite de gags frais et rajetés, l'oeuvre de Gilles Carle est pleine d'une extraordinaire vitalité émanant de la très grande sympathie de l'auteur envers ses personnages, des déblayeurs de neige. "La vie heureuse" est un des premiers films canadiens exportables.

Vient ensuite le plat de résistance du festival qui n'est nul autre que le très attendu "Alphaville", de Jean-Luc Godard. Après l'actualité de "La femme mariée", Godard s'est lancé dans une oeuvre d'anticipation futuriste, de science-fiction, filmée et faite dans un Paris moderne. Par ce décor très simple, le cinéaste français réussit à nous dépayser totalement. Il étudie avec une lucidité étonnante les dangers de la technique, dépersonnalisant l'homme et



Guy L'Ecuyer dans "La vie heureuse de Léopold Z"

tuant la seule chose qui puisse le retenir à la vie, l'Amour. Alphaville est néanmoins plus optimiste que "La femme mariée".

Mercredi soir "Kwaidan", de Kobayashi fut très apprécié. Ce film, très beau par son architecture et ses images, transporte le spectateur dans le monde du fantastique. Du cauchemar poétique. Avec "Il deserto rosso" et "Yvan le terrible" 2e partie, "Kwaidan" est un des plus beaux films en "scope" et couleurs que j'aie jamais vu.

"Le Bonheur", d'Agnès Varda fut sujet à opinion divergente. Varda nous révèle une fois de plus ses talents de cinéaste féminin. Dans un style très subtil, le film dénonce le bonheur facile de gens faciles.

Personnellement je ne l'ai pas aimé, préférant plutôt les dénonciations à la Orson Welles et à la Jerry Lewis.

"Chronique d'un fou", le film-clôture du Festival est, je crois l'oeuvre la plus faible de Karel Zeman. Il s'agit simplement d'une critique amusante et détentue des héros de la guerre, et plus spécialement de la guerre de trente ans.

Après un tour d'horizon du Festival aussi bref que celui-ci, on se rend compte que ce dernier a surpassé celui de l'an passé. Et comme je le disais plus haut, nous avons de plus eu la chance de voir tous les films de McLaren, le premier cinéaste canadien dont le nom entrera dans

les anthologies cinématographiques.

Les oeuvres de McLaren revenaient d'Annecy pour

être présentées avec grand éclat à Montréal.

Naturellement après un Festival étranger.

bas les pontifes!

M. Claude Jasmin, "critique d'art" au journal *La Presse*, continue à répéter, dans la chronique qu'il rédige chaque samedi, les clichés malhabiles et les expressions toutes faites. Une de ses dernières perles: "Disons franchement que Louise Scott réussit à s'exprimer par un langage personnel". La banalité frôle le ridicule. Noter surtout la force convaincante de l'adverbe "franchement".

M. Gilles Potvin, critique musical au *Devoir*, nous a servi cet été les critiquettes les plus fades de sa brillante carrière. Les "comptes-rendus" des concerts populaires à l'aréna Maurice-Richard, par leur insignifiante brièveté, ne méritent même pas d'être considérés comme de simples communiqués.

Nous nous en étions moqués de la plus belle façon dans notre numéro du 1er avril. Seul de toutes nos victimes, il avait relevé le gant. Il vient de mourir. Et en quittant ce bas-monde, M. Jean Béraud, critique de théâtre à *La Presse*, nous rend un très mauvais service. Imaginez: nous avons créé cette nouvelle chronique ("Bas les pontifes") pour mieux souligner les bêtises de notre critique officielle, dont M. Béraud était l'un des plus dignes représentants. Doit-on ajouter que M. Béraud nous aurait donné beaucoup de matériaux? Hélas, nous ne lirons plus ses évidences, ses insignifiances et ses placotages de vieillard pontifiant. Nous le regretterons assurément.

Quand le bonheur s'additionne

Le problème du triangle est un phénomène constant, voire même banal, au cinéma, au théâtre et partout. Mais dans le "Bonheur", la beauté et la grâce sauvent la vie trop simple, sauvent même l'ambiguïté et l'horreur. Car le film est beau, avant tout. Par ses couleurs, sa campagne, ses visages, sa musique, ses gestes. Et tout cela nous communique, dès les premières minutes, une sensibilité à fleur-de-peau, une émotion douce et chagrine qui nous ravit et nous désole, et qui nous quitte longtemps après la sortie.

Certains diront qu'il est trop facile de se laisser prendre à ce mirage merveilleux, à ce petit drame de "bonheur triste". D'autres diront que la situation manque de force ou de vérité: un homme-enfant trop gentil, une maîtresse trop compréhensive, une femme trop aimante et trop aimée, des enfants trop charmants, une vie trop simple, trop facile à suivre et à surmonter. Mais ces objections viendront de notre façon d'attendre et d'apprécier un film. Est-ce que l'on demande à un film — qu'il soit "Le Bonheur" ou "Jules et Jim" — d'être vrai avant tout, ou d'être significatif ?

Derrière ces images trop belles et cette vie presque végétale, Varda nous demande si tel est le bonheur et si telle est la vie. Est-



il possible d'aimer si fort sa femme et de se "sentir pousser deux autres bras" pour une maîtresse ? "Le Bonheur, est-ce que ça s'additionne ?" Est-ce que le bonheur de vivre si près des gestes, si près de l'odeur, si près des besoins organiques ? Et Thérèse a-t-elle glissé dans le lac ou s'est-elle suicidée pour mieux aimer son mari ? Il y a plus que la beauté dans ce film. Il y a le problème, il y a l'ambiguïté que ressent si bien le mari lorsqu'il tente, pour la première fois, d'expliquer son bonheur à sa femme.

Si certains ont senti l'ennui ou ont été "superbement cho-

qués" par ce film, c'est qu'il leur manque la sensibilité première qui lui donne une autre dimension. Dommage alors qu'ils n'aient pas vu le raffinement, la subtilité des mots, des images, des gestes d'amour des deux femmes, par exemple. Dommage aussi qu'ils n'aient pas senti derrière la triste tendresse, le problème quotidien du bonheur.

A remarquer parmi le foisonnement des couleurs et des ima-

ges, quelques scènes plus belles encore, celles de l'amour; celles des mains de Thérèse qui aime, cuisine, fleurit la maison, coud et dorlotte les enfants, séquence reprise à la fin par d'autres mains, sur d'autres tons; celle du mari prenant sa femme morte entre ses bras, image reprise, et reprise encore, telle une incantation.

Comme tout film qui vaut quelque chose, "Le Bonheur" reçoit

des témoignages controversés. Mais on peut difficilement enlever à Varda le mérite d'être une très bonne cinéaste. Et de bien faire ce qu'elle fait. "Le Bonheur" manque peut-être de réalisme, manque peut-être d'idées de grande force; mais il en est plus riche encore d'une tendresse et d'une beauté qui peuvent justifier un jugement plus émotif qu'objectif.

Marie-Claire Lancôt.

TOUS LES SOIRS 9 h

Relâche lundi

CANAPES



LE TRAIN (Michel Tremblay)
LA SORTIE (Jacques Ferron)
LE TRIANGLE ET LE HAMAC
(André Ricard)

LE THEATRE DE LA
PLACE VILLE MARIE

RÉSERVATIONS: 861-6665

Antiquités canadiennes

Collection privée, armoire pointe à diamant, tables à traverse, chaises, lave-mains, horloge grand-père, huîtres, moules à sucres, armoires à panneaux soulavés, commodes, vaisselier, coffres, secrétaires. 671-2276.

PREMIERE
CE SOIR

LES NOURRICES

de Romain Weingarten
mise en scène Rodrig Mathieu

LES SALTIMBANQUES

angle Bonsecours et St-Paul
jeu, ven., sam., dim., 8.45 p.m.
Rés. de 4 à 9: 727-4343

Un collectionneur pas comme les autres

Action dès le début, suspense tout au long du film. Film captivant, audacieux, déroutant. L'intrigue égale la puissance des idées émises. Le film se gorge d'analogies, de sous-entendus. Le spectateur capte l'émission car il est sur la même fréquence. Il est le seul juge. L'histoire sort de l'ordinaire: Freddie Clegg, homme souffrant d'un complexe de personnalité, enlève la ravissante Miranda Grey, élève à l'école des Beaux-Arts, et la séquestre. Il la désire, la respecte, il veut se faire aimer d'elle. Les existences s'affrontent, les passions se dé-

chainent, l'homme primitif apparaît. Retour aux temps préhistoriques. Possession. Présence. Elle veut jouer le jeu, échoue. Le conflit prend forme au niveau des rapports intellectuels. Le jeune entomologiste tient bien sa proie, elle est comme ces papillons de sa collection... Parfois, humour sombre. A quoi tient la supériorité des êtres ?

L'interprétation de Terence Stamp et de Samantha Eggar, tous deux anglais, est puissante. La sincérité prime. La fougue, la jeunesse, la démence parle, crie,

hurle. Ils sont poignants dans leurs rôles. Ils remportèrent le prix de meilleur acteur et meilleure actrice pour "The Collector" au festival de Cannes.

William Wyler, avec son bagage de directeur de films de Ben-Hur) prouve une fois de plus que ce qui compte n'est pas la quantité, mais la qualité.

Les couleurs autant que la musique créent le climat propice à l'envoûtement, à la tension.

H. F.

Le maire Drapeau et SA musique

Le maire de Montréal aime la musique. Les concerts populaires à l'aréna Maurice-Richard, la création prochaine d'une maison d'opéra permanente dans notre ville, illustrent parfaitement son enthousiasme et son sens de l'organisation. Nous lui sommes reconnaissants de tant de dynamisme.

Mais il y eut l'Opéra d'Aran. Jamais, dans notre milieu encore jeune, une oeuvre musicale ne souleva autant de controverses. L'oeuvre de Bécand est-elle valable ou pas? nous

ne chercherons pas à l'étudier ici. La participation directe de M. Drapeau pour le choix de ce spectacle lyrique nous semble un fait bien plus significatif, posant le grave problème d'une dictature intellectuelle.

De quel droit le premier magistrat de la ville peut-il imposer ses préférences, régler le programme d'un Festival? Certes, il a la belle excuse de "représenter le peuple", de parler de l'Opéra d'Aran comme d'une oeuvre populaire, de s'afficher comme un digne représentant des goûts de la masse. Mais il n'est pas Rudolf Bing.

M. Drapeau s'expliquait davantage sur le sujet dans une entrevue accordée au représentant de La Presse, au début du mois d'août. En plus de se compromettre dangereusement sur des questions de goût, le maire annonce que la future troupe d'opéra portera le nom de "Théâtre lyrique de Montréal", parce que, de dire M. Drapeau, "nous envisageons de présenter autant de l'opérette que de l'opéra, le mot "opéra" pourrait détourner bien des amateurs d'opérette, par exemple, qui suivaient les Variétés Lyriques. Les Variétés

elles-mêmes ont présenté de l'opéra comme "La Traviata" et "Madame Butterfly".

Nous avons peur. Une maison d'opéra n'établit pas sa réputation en présentant à l'année longue La Veuve Joyeuse ou Butterfly. L'histoire de l'Opéra d'Aran pourrait se répéter à l'infini, même si M. Drapeau affirme lui-même que "c'est de moins en moins [son] opéra."

Nous souhaitons que la troupe en formation soit dirigée par un artiste créateur, un mu-

sicien accompli, qui pourrait inclure au répertoire de la maison autre chose que les oeuvres trop souvent entendues (et discutables). Il serait bon de trouver l'équivalent d'un Georges Auric qui réanime depuis quelques années l'Opéra de Paris.

Avec un pareil animateur, "Le Théâtre lyrique de Montréal" serait un organe d'éducation populaire, et non d'entretien populaire. La distinction nous semble capitale.

D. St-A.

Une excellente saison prévue à l'orchestre symphonique

Comme on le sait déjà, l'Orchestre Symphonique de Montréal présentera cette saison, à la Grande Salle, deux ouvrages lyriques: Aïda, de Verdi (en octobre), et Tosca, de Puccini (en février).

On prévoit donner six représentations de l'opéra de Verdi:

Tosca, le premier ouvrage lyrique monté par l'OSM il y a deux ans, sera repris cette année, au début de février. Marie Collier, dans le rôle-titre, nous fera sans doute oublier l'interprétation assez terne qu'offrait Ella Lee, en '64. Gabriel Bacquier, de son côté,

reen Forrester, Léopold Simoneau et Donald Gramm.

Dans le "série de gala", il est bon aussi de signaler le concert du 22 mars, qui accueillera enfin le soprano Marilyn Horne. L'artiste dut contremander l'an dernier sa visite pour cause de maladie. Elle interprétera cette saison, sous la direction de Charles Munch, Nuits d'été, de Berlioz.

Notons aussi l'exécution, le 5 avril, de la cantate Alexandre Newsky, de Prokofieff, réunissant la musique que le compositeur écrivit pour le film du même nom d'Eisenstein. Lili Chookasian, contralto, en interprétera l'émouvant chant de mort.

Une innovation dans la série régulière: la présentation, en version de concert, du premier acte de Die Walkure, de Wagner, dans une étonnante distribution: Ingrid Bjoner (Sieglinde), Jon Vickers (Siegfried) et Richard Cross (Hunding). Le public montréalais connaît déjà M. Cross qui chanta Méphisto à l'Opéra Guild il y a quelques années, et plus récemment Don Giovanni, pour la même compagnie. Jon Vickers, pour sa part, laisse le témoignage d'un enregistrement phénoménal et Ingrid Bjoner connaît parfaitement le rôle pour l'avoir chanté plusieurs fois.

On saura peut-être enfin si notre public se redécouvrira tel qu'il est, c'est-à-dire nordique, prêt à se taper un bon Wagner de temps à autre.

Daniel SAINT-AUBIN

Tebaldi à Montréal

Nous apprenons en dernière heure que le soprano Renata Tebaldi viendra à Montréal le printemps prochain. La célèbre diva participera à un concert de l'Orchestre Symphonique de Montréal, au Forum, le 8 mars. Mme Tebaldi interprétera les extraits d'opéras sui-

vants: "Canzone del salce" et "Ave Maria", d'OTELLO de Verdi; "Mi chiaman Mimi", de LA BOHEME de Puccini; "Pace, pace, mio Dio" de LA FORZA DEL DESTINO, de Verdi. L'orchestre sera dirigé par Sir Malcolm Sargent.

aura peine, croyons-nous, à surpasser les sommets atteints par l'extraordinaire George London qui rehaussa le rôle de Scarpia à son extrême limite de perfection, il y a deux ans. Et Richard Verreau, selon son habitude, reviendra nous servir encore de l'oratorio, sous les costumes délirants d'un Mario figé.

Messiah de Haendel, sera donné en décembre, poursuivant une tradition qui a tout à gagner. L'orchestre, dirigé par l'électrisant Hans Swarowsky, réunira les solistes suivants: Pierrette Alarie, Mau-

le rôle d'Aïda sera chanté par le soprano Virginia Zeani, qui laissa un si bon souvenir l'an dernier dans La Traviata. Jon Vickers incarnera Ramon et dans cinq soirs. On ignore encore qui doit interpréter le rôle à la sixième représentation. Il est vaguement question de Pierre Duval, mais rien n'est encore décidé. Le reste de la distribution: Lili Chookasian (Amnérís), Victor Braun (Amonastro), Yoland Guérard (le roi), Gloria Richard (la prêtresse), Georges Forget (le messager). Les ballets (il y en a un bon nombre), seront réglés par Anton Dolin, le grand animateur des Grands Ballets Canadiens.

LE CAHIER

DES ARTS ET DES LETTRES

A BESOIN DE COLLABORATEURS au 707 du Centre Social

CINEMA VERDI

5380, BOUL. ST-LAURENT Tél.: 277-4800

Le Cinéma d'Art et d'Essai présente un Festival de Films Russes pour la première fois à Montréal avec sous-titres en Anglais

VENDREDI ET SAMEDI, 17 et 18 septembre
THE GRASSHOPPER (couleur) Directeur S. Samsonov
Les acteurs L. Tsilikouaskya et S. Bondarchuk
ET AU MEME PROGRAMME

THE IDIOT (couleur) Directeur Ivan Pyrvev
Les acteurs Julia Borisova et Yuri Tolubeyev

DIMANCHE ET LUNDI, 19 et 20 septembre
THE FORTY-FIRST (couleur) Directeur Grigory Chukhral
Les acteurs Isolda Izuitskaya et Oleg Strizhenov
ET AU MEME PROGRAMME

DON QUIXOTTE — Directeur Gregory Kozintsev
Les acteurs Nikolai Cherkassov et Yuri Tolubeyev

MARDI ET MERCREDI, 21 et 22 septembre
LADY WITH A DOG (Story by Anton Chekhov)
Directeur I. Kheifits. Les acteurs A. Batalou et Iya Savvina
ET AU MEME PROGRAMME

SERYOZHA (Summer to Remember) Directeur G. Danella
Les acteurs Boris Barkhatov et Sergi Bondarchuk

JEUDI ET VENDREDI, 23 et 24 septembre
BALLAD OF A SOLDIER — Directeur Grigory Chukhral
Les acteurs Vladimir Ivashov et Zhanna Prokhorontse
ET AU MEME PROGRAMME

THE CRANES ARE FLYING — Directeur M. Kalatozov
Les acteurs Tatyana Samgilkova et Alexei Batalou

SAMEDI ET DIMANCHE, 25 et 26 septembre
ROMEO ET JUILLET (couleur) Directeur Lev Arnshtam
Cast Bolshoi Theatre Company
ET AU MEME PROGRAMME

OTHELLO (en couleur) Directeur Vakhtang Chabukiani
Les acteurs Vera Tsiganidze et Zurab Kibalaishvili

LES BEAUX-ARTS

Le premier symposium du Québec

BATTRE LE FER QUAND IL EST CHAUD

On s'attend qu'un directeur de Musée soit un peu papérasier, une sorte de rond-de-cuir. En l'occurrence Guy Robert est un fonctionnaire qui vit dangereusement. Il aime le risque et ne craint pas de susciter les controverses. On s'accorde pour lui reconnaître un talent d'organisateur — un organisateur qui travaille vite. Le premier Symposium du Québec en est un autre exemple. C'est en juin que le ministère des Affaires culturelles donnait son autorisation. Déjà, le directeur du Musée d'art contemporain avait approché les participants. Restait la mise en train du Symposium : loger les sculpteurs, monter un atelier comportant l'outillage le plus moderne, dénicher les matériaux.

Depuis, l'atelier n'a pas cessé de bourdonner d'activité, de

sorte que tout est pratiquement terminé. Il ne reste plus qu'à installer les oeuvres dans le jardin du Musée. Le vernissage aura lieu au début d'octobre.

La plupart des sculpteurs sont déjà retournés en Europe, mais leurs oeuvres restent dans les collections du Musée. Ainsi le veut l'entente qui a rendu possible la tenue de ce symposium : le ministère des Affaires prend à sa charge les frais d'organisation et garde les oeuvres.

J'ai demandé à Yves Trudeau (Président de l'Association des sculpteurs du Québec, il a participé au Symposium de Yougoslavie en 1964) quels avantages un symposium offrait aux sculpteurs. "C'est l'expérience humaine et artistique qui fait le principal intérêt d'un Symposium international. Le sculpteur y trouve

l'occasion de vivre pendant plusieurs semaines en contact intime avec un groupe d'artistes de diverses nationalités. Il s'établit alors un dialogue où des vues, des idées, des conceptions différentes, parfois opposées, s'échangent sur le ton de la plus chaude camaraderie. Et cela dans un climat de création artistique propre à faire jaillir des idées nouvelles, de sorte qu'il y a enrichissement pour tout le monde."

Parlant enrichissement, l'aspect le plus matérialiste de cette aventure n'est pas à dédaigner non plus : les participants reçoivent un cachet de \$200 par semaine, pour la durée du Symposium, leur voyage est payé, ils sont nourris et logés et, de plus, ils disposent de tout l'équipement et de tous les matériaux nécessaires à la réalisation de leur oeuvre.

Trudeau, qui doit exposer sous peu au Centre Cybernétique de Paris, avait déjà fait la connaissance de plusieurs sculpteurs, lors d'un récent séjour à Paris. Tel n'est pas le cas d'Ivanoe Fortier, d'où son enthousiasme pour cette expérience qui lui permet de se lier d'amitié avec plusieurs sculpteurs. C'est le premier Symposium auquel il participe. Il y a trouvé une occasion unique de réaliser une oeuvre monumentale dont il rêvait depuis longtemps. Sa sculpture, qui est la plus volumineuse, est un assemblage de caissons d'acier au tungstène (appelé "corten", cet acier ne rouille qu'en surface), selon le principe de la construction par plans qui se coupent à angle droit...

Pour Guy Robert, le Symposium est une aubaine pour un musée jeune, disposant d'un budget restreint.

"Il permet l'acquisition d'oeuvres importantes qui enrichissent notre patrimoine. Lardera (d'origine italienne mais travaillant à Paris) jouit d'une réputation internationale. Il a des oeuvres dans les principaux musées du monde. Il nous laisse une de ses meilleures pièces. On peut comparer puisqu'une exposition de ses sculptures se tient en ce moment au Musée. Philippe Hiquily est un autre sculpteur de premier ordre. Il a réalisé un mobile d'un équilibre parfait. Quant aux autres sculpteurs, ils sont moins



Le sculpteur canadien Yves Trudeau travaillant dans les jardins du Musée d'Art Contemporain (Photo Serge Proulx)

connus, mais il s'agit d'artistes qui montent".

Guy Robert raconte qu'il les a recrutés lors de sa visite du "Salon de la Jeune Sculpture" et du "Salon de mai", à Paris, le printemps dernier.

Une femme participait au Symposium : Jeanne Spiteris, qui est née à Smyrne, en Grèce, mais qui, comme les autres, travaille surtout à Paris. On compte aussi deux sculpteurs d'origine corse : Gérard Mannoni et Claude Santa, lequel a été le premier à terminer sa sculpture. Leonardo Delfino, né à Turin et Gord Smith, de Montréal, complétaient l'équipe.

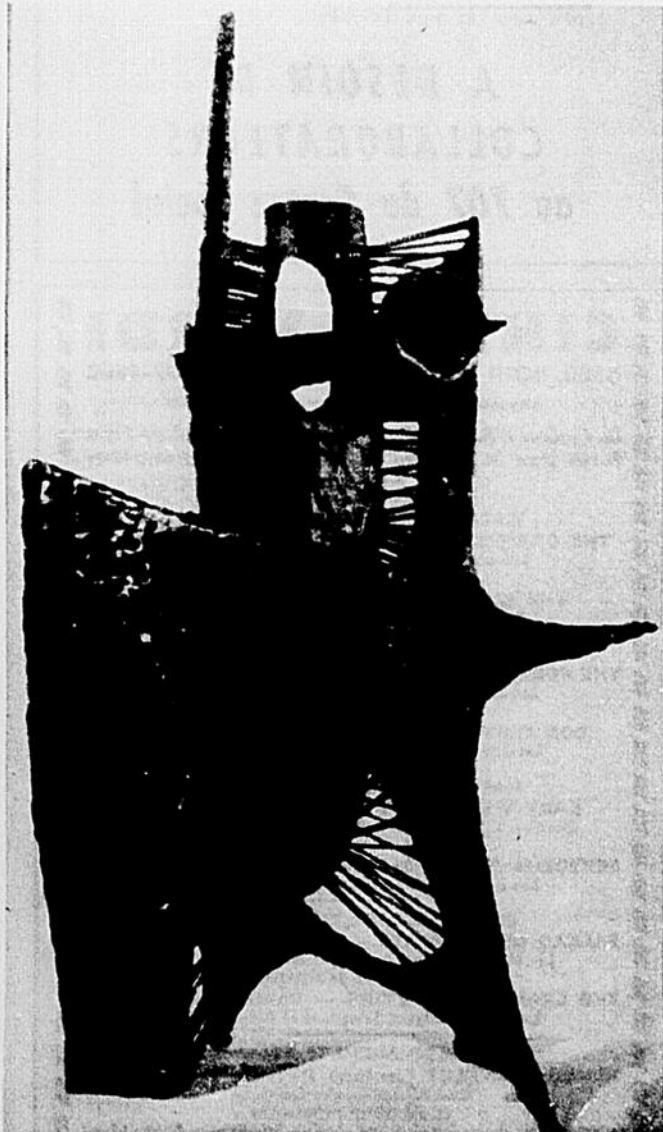
Organiser en si peu de temps un symposium, c'était courir un risque. Le résultat est plus que satisfaisant. Huit pièces sont de brillantes réussites. Seule l'oeuvre de Gord Smith me semble faire exception. Il y a dans ces

oeuvres, de facture et d'esprit si divers, une belle homogénéité sur le plan de la qualité qui constitue un encouragement pour l'avenir.

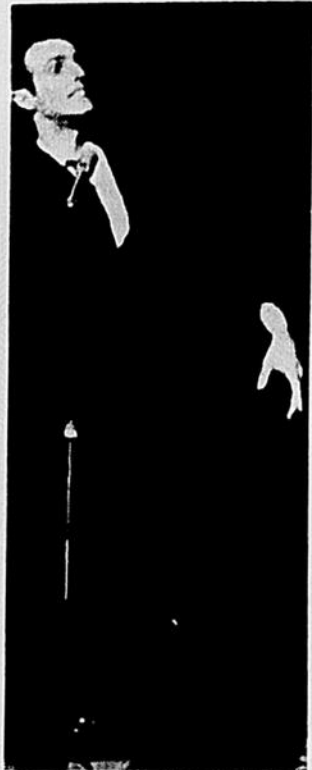
Guy Robert me confiait qu'il songeait à répéter l'expérience dans divers centres de la Province de Québec, créant ainsi des dépôts d'oeuvres faisant partie des collections du Musée d'art contemporain.

Comme le faisait remarquer Yves Trudeau : "Un Symposium est toujours un succès quand il arrive à réveiller l'intérêt du public. La sculpture est un mode d'expression et si elle peut sembler un langage hermétique, c'est un peu notre faute, à nous sculpteurs, qui n'avons pas su établir un contact humain avec le public. Un symposium, c'est l'occasion de renouer le dialogue."

Max CHARTRAND



Une sculpture d'Yves Trudeau intitulée "L'homme révolté" (1964)



Vigneault faiseur de pays

A la Comédie-Canadienne, jusqu'au 26 septembre, Gilles Vigneault, sous la direction musicale de Gaston Rochon.

La parole aurait-elle pris geste du nord ou renaîtrait-elle à chaque mot ?

Vigneault conquiert les espaces rudes de son pays. Véritable coureur de bois; allure d'époinette en tempête. Et son souffle nous transporte dans les canots qui filent sur Jack Monnoloy, dans la barque à Caillou La Pierre, sur le cap de Ti-Paul la pitaone, étourdis des musiques à la fois frêles et rudes.

Vigneault fait un pays avec ses habitants. De Zidor à Jean-du-Sud, toute la gamme des travailleurs, exploités ou pas, prennent chair et place en chacun leur environnement, dans l'espace de leurs rêves.

La lumière qui fuse de droite, de gauche, de dessus, de derrière englobe de légende celui qui en crée tant dans une soirée. Mince rideau qui le masque alors qu'il nous présente "Les gens de mon pays", comme pour mieux garder leurs mystères, pour mieux les protéger du public qui cherche la faille, public-critique malmené honnêtement dans son dialogue avec "Nénel".

Pourquoi vouloir être si seul, sinon pour être plus près des personnages qui sont en lui ? Vigneault qui gigue pour son bon plaisir, qui s'amuse éperdument dans "Les menteries", qui se fait violent amoureux dans "La Manikouté" et doux amant dans la "Chanson démodée", nous sensibilise à la fierté d'être d'un pays à bâtir :

"Nous avons, le temps [presse, un travail à finir; Nous avons la promesse Du plus brillant avenir."

Et ce pays qu'il nous présente, ce pays d'hiver dont il ne cesse de nous faire prendre conscience, ce pays beau à la grandeur de nos gestes, nous sentons bien qu'il l'habite comme il doit être habité. Les rigueurs en sont douces et frissonnantes.

Avec son franc parler, ses expressions résonnantes et ses éclats de voix, Vigneault nous dit son être comme si nous étions de vieilles connaissances. Mais, sans cesse, il nous craint. Peur des mauvaises interprétations, peur qu'on lui dise que ses chansons sont trop vraies pour être vraies.

Fidèle à lui-même, il l'est au point de nous laisser croire que le seul public qui puisse le comprendre soit celui de ses personnages, celui de ceux qu'il connaît pour les avoir bâtis.

Et on pourrait dire encore comment il nous saisit d'une chanson, au départ; comment il nous ballade avec "Les semelles de la nuit" ou sur "La rue Saint-Jean"; comment il nous fait pêcheur avec "Jean-du-Sud". Les ressources sont illimitées. Le personnage est là, dans son geste, caractérisé d'une dent en or, d'une bouteille de godasse, ou d'une tempête prise de front.

Mais vaut mieux le laisser parler et se laisser prendre. Vaut mieux sa parole que mille commentaires.

"Je vous entends grander..."

Télé:

La nouvelle saison

Parce que nous en avons été gavés dans notre enfance (la "génération-T.V."), nous n'accordons plus d'importance à la télévision. Perte de temps, pensions-nous, nous avons autre chose

Reçus à la Rédaction

- Une Québécoise en Europe rouge, par Alice Parizeau, éditions Fides., Le carnet de voyage d'une journaliste québécoise.
- Nouveau répertoire, par Jean Simard, éditions HMH. Les réflexions d'un écrivain très prolifique. L'auteur définit son livre comme étant "un passe-temps bien frivole, fleurant la gratuité."
- La Société Notre-Dame de Montréal, par Marie-Paule Daveluy, éditions Fides. Dans sa préface, le chanoine Lionel Groulx écrit: "Grâce à l'ouvrage de Mlle Daveluy, le voile est enfin levé sur l'identité de ces personnages qui ont fait la Ville-Marie de la Nouvelle-France."
- Confidences, par Ringuelet (Philippe Panneton), éditions Fides. De l'auteur de "Trente arpents", des confidences qui sont le reflet d'une certaine époque.

à faire et puis, c'est bien connu, la télévision, ça n'apporte rien, c'est une sorte de cinéma-journal-magazine pour les vieux et les pauvres. De temps en temps, nous nous payons un épisode des "Insolences d'une caméra" ou une émission de "Prix Plaza", histoire de voir où se niche la bêtise québécoise. C'est à peu près tout.

Triste mentalité, au fond. On craint tellement d'être asservi par le petit écran (il a déjà trop de victimes à son actif) qu'on ne veut plus et qu'on ne peut plus s'en servir. Pas question de faire le scout ou le séminariste et de se dire: je m'astreins à regarder une émission "seurieuse" par semaine, pour polir ma culture. Se fier plutôt à ses goûts personnels (d'intensité culturelle variable) et à son instinct. Choisir parmi la nouvelle programmation du canal 2 (l'autre étant écarté à priori).

Cette saison, le réseau français de Radio-Canada apporte peu de changements d'importance. Peu de nouvelles émissions. Toutefois, une innovation que l'on réclamait depuis longtemps: les émissions intéressantes mais non-commanditées ("Champ libre", "Guillemain"...) passeront à des heures plus "potables".

Il y aura, cette année encore

plus que l'an dernier, des jours gras et des jours maigres. Le lundi sera un jour faste, avec "Jeunesse oblige" (6h.), "Aujourd'hui" (7h.), "Caméra '65" (10h.30). Le mardi, "Jeunesse oblige-musique classique" (6h.), "Aujourd'hui" et pour certains épisodes, le téléroman de Marcel Dubé "De 9 à 5" (9h.30). Et pour encore quelques semaines, le Ciné-Club, à 11h.30. Le mercredi sera un jour très maigre: la seule nourriture consistante n'apparaît être les émissions "Jeunesse oblige - savoir-faire" (6h.) et "Aujourd'hui" (7h.). Le téléroman de Jean Filitault, "Le bonheur des autres" (8h.) vaudra peut-être le coup d'oeil. A vérifier. Le jeudi, après "Jeunesse oblige" et "Aujourd'hui" demeurent, suivis, à 10 h. 15, les inimitables "Coucher tard". Rien à signaler pour le samedi. Le dimanche, à 8h.30, "Le téléthéâtre de Radio-Canada" et à 10h.30, le professeur Guillemain. "D'hier à demain" (11h.30), présente parfois d'intéressants documents filmés.

Pour les cinéphiles, il y aura, de temps en temps, d'agréables surprises. Aussi souvent que l'an dernier, espérons-le.

R. P.

LES DISQUES

Décidément, la chanson québécoise est en train de conquérir le monde, (si ce n'est encore fait). Et le rythme de production de nos chansonniers est, pour le moins, un signe évident que la chanson tend à devenir un des principaux moyens d'expression du Québec. Parmi les disques parus cet été, il est bon d'en retenir quelques-uns.

LES CYNIQUES

Quoiqu'on en dise, les Cyniques ont sûrement collaboré à la libération de notre rebutant complexe national: la religion. Avec des sketches comme "Frères du Sacré-Coeur", ils portent un coup, un peu trop bas peut-être, à ces chers éducateurs de notre enfance innocente et jouisseuse, ne négligeant pas pour autant les vieux possesseurs de vérité: Laurent, Johnson, et le non moins réputé Alban Flammant, C.R. (limités à s'y méprendre). Quant aux "Crooners" (trop connus à La Place des Arts), ils s'y font bien tordre les...

Malheureusement, ce disque ne rend pas tout à fait le vedeur de leur spectacle. A ne pas manquer à La Casa Loma.

MONIQUE LEYRAC

Après avoir chanté Vigneault et Léveillé, Monique Leyrac s'est lancée dans la chanson internationale. Chanter Michel Le-

grand et Curt Weil n'est pas qu'une mince affaire. Et ici les interprétations sont loin d'être convaincantes. La voix a perdu son lyrisme; l'enthousiasme n'y est plus. Tout cela fait même un peu trop commercial.

MONIQUE MIVILLE-DESCHENES

Le second disque de Monique Miville-Deschênes perpétue la tradition qu'elle a déjà établie. Les chansons sont d'ici, chantées avec une voix chaude et nuancée. L'accompagnement est en général assez bon. Un seul reproche: une trop grande parenté avec Félix Leclerc.

FELIX LECLERC

Dans la collection "Les Grands Auteurs et Compositeurs" (Phillip's) Félix Leclerc a enregistré un microsillon-rétrospective, en quelque sorte. Représentent ses premiers grands succès (Moi mes souliers, Bozo... etc.) et enregistrant pour la première fois de vieilles compositions (La mer n'est pas la mer, par exemple) Félix Leclerc nous donne l'impression d'un maître qui a atteint sa maturité mais qui continue quand même à jouer le rôle de chef de file de notre chanson.

A noter les 36 magnifiques dessins de la pochette. Excellent pour les discophiles.

Jean BELANGER

notre choix

musique

● Commençant ce soir, à la Grande Salle de Place des Arts, "Les Ballets africains", ensemble national de la République de Guinée. Bilets à \$1 en vente au Centre Social.

... introduits pour la première fois à la scène à Paris en 1952, ces extraordinaires danseurs de la Guinée connurent aussitôt un remarquable succès. A Montréal, il y a de très très nombreuses années, ce fut un remarquable scandale...

● Lundi soir, à la Grande Salle, le pianiste polonais Malcuzyński.

... en janvier 1940, Malcuzyński fit un début sensationnel avec l'Orchestre des Concerts Pasdeloup de Paris. Peu après, il se rendait en Amérique du Sud puis aux Etats-Unis

et au Canada où il connut de nouveaux triomphes. Prometteur.

● A la Comédie Canadienne, jusqu'au 26 septembre, Gilles Vigneault, dans un "one man show".

... pour le Vigneault de "Jack Monoloy" et de "Caillou la pierre", certes, mais aussi pour le Vigneault de "Nénel", ce monologue inoubliable, et de "Les gens de mon pays"...

théâtre

● La saison n'est pas encore commencée. Les premiers coureurs sont toutefois déjà en place : au Théâtre de la Place Ville-Marie, après "Il" (qui part en tournée canadienne, dit-on), un spectacle ("Canapés") formé de trois pièces : "Le train", comédie dramati-

que de Michel Tremblay; "Le triangle et le hamac", satire de boulevard d'André Ricard; et "La sortie", comédie satirique de Jacques Ferron (ça, c'est à surveiller). Les comédiens : Véronique Vilbert, Bernard Lapierre, Richard Vigneault et Brigitte Pukhardt. Tous les soirs à 9 h.

● Notre bonne vieille troupe permanente, le Rideau Vert, recommence ses activités au Stella, avec une reprise : "Le songe d'une nuit d'été", de Shakespeare.

● A la Poudrière, "Mary, Mary", version française de Marc-Gilbert Sauvageon, avec Patricia Nolin, Françoise Lemieux, François Cartier, Georges Carrère et Roger Garceau. Tous les soirs à 8 h. 30, relâche les dimanche et lundi.

● A l'avant-garde : Les Apprentis Sorciers, représentant le théâtre amateur québécois à Monaco, et les Saltimbanques préparent "Les Nourrices".

cinéma

● Au ciné Capitol, le second film des Beatles, "Help".

... noyé dans des décors surréalistes, dans un déluge de couleurs délirantes, le talent comique (à développer) de celui qu'on appelle Ringo. Contre tous les préjugés : à voir...

● Au Dauphin, l'adaptation cinématographique de la célèbre pièce de Marcel Achard, "Patate".

... le comique légèrement suranné de M. Achard possède sûrement encore quelques adeptes. Quant aux autres, peut-être iront-ils voir "Patate" pour l'idollette Sylvie Vartan. S'ils sont yé-yé...

● A l'Electra, un film en noir et blanc, sans grande vedette, qui connaît un succès phénoménal auprès des pepsis : "A cause d'Eve".

... des enquêtes impartiales ont prouvé que 9 ménagères sur 10 préféreraient "A cause d'Eve" à tout autre film du genre ("Les fausses hontes", "Ça commence par un baiser"). C'est surtout à cause de la césarienne...

● A l'Elysée, Salle Alain Resnais : "Le Bonheur", troisième long métrage d'Agnès Varda ("La pointe courte", "Cléo de 5 à 7").

... Si "le bonheur, ça s'additionne", ce n'est pas sans difficultés. Un film cruel, cynique ? Les paris sont ouverts...

● Au Kent, "The Collector", un film de William Wyler.

... Voilà, dit-on, un suspense passable qui n'accroche pas toujours mais qui parvient, parfois, à intéresser. A cause des comédiens, peut-être...

● A l'Orphéum, basé sur l'oeuvre globale de Stendhal, "De l'amour".

... malgré le commentaire, vulgaire et mal récité, de M. Cécil St. Laurent (alias Jacques Laurent, alias...), malgré l'insignifiance de certains épisodes, à voir...

● Au cinéma Verdi, commence ces jours-ci, un Festival du film russe (enfin, une petite rétrospective d'une partie de la production soviétique des dix dernières années). Pour la liste des films, consultez les annonces dans les quotidiens. La plupart de ces films ont déjà été projetés ici, mais comme ils sont dignes d'être revus...

● Au cinéma d'art et d'essai Festival, "L'ange exterminateur" de Bunuel.

... un ange passe. Mais comme il est de Bunuel, on peut s'attendre à ce qu'il soit plus infernal que divin. A voir absolument...

● Au Westmount, "Those magnificent men in their flying machines".

... les débuts de l'aviation racontés dans un style qui semble faire beaucoup de petits à Hollywood ("The great race", entre autres)...

beaux-arts

● A la Galerie Libre, jusqu'à mardi, première exposition de Louise Scott.

● Au Musée d'Art contemporain, sculptures de Berto Lardera, jusqu'au 26 septembre.

on demande

LE CAHIER des arts et des lettres recherche un critique littéraire et un critique d'art pouvant apporter régulièrement leur collaboration dans nos pages. Demander Daniel Saint-Aubin à 733-2128.

LE CAHIER

DES ARTS ET DES LETTRES

DIRECTEUR :

Daniel Saint-Aubin

REDACTEUR-EN-CHEF :

Jean Bélanger

CHRONIQUEURS :

le cinéma : Michel Beaudry
la musique : Daniel Saint-Aubin
le théâtre : Jean Bélanger
les disques : Michel Lupien
les beaux-arts : Max Chartrand

REDACTEURS :

Henri Fricks, Marie-Claire Lanctôt, Mark Paulin, Gilbert Tarrals, Robert Senay, Pierre Renaud, André Lafrance, Nicole Brassard, Bertrand Duchesne, André Cassagne.

SECRETAIRE

A LA REDACTION : Serge Proulx

MAQUETTISTE :

Michel Bourdon

● LE CAHIER des arts et des lettres est publié chaque jeudi par le QUARTIER LATIN



Caroll Baker, une "Harlow" qu'on a voulu rendre aussi vraisemblable que possible... sans y réussir.